

DAVID LEBLANC

MON NOM EST PERSONNE

fictions



LE QUARTANIER

Le Quartanier remercie de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada
et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d’impôt
pour l’édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l’aide financière
du gouvernement du Canada
par l’entremise du Fonds du livre du Canada
pour ses activités d’édition.

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion en Europe : La librairie du Québec (DNM)

© David Leblanc et Le Quartanier, 2010

Dépôt légal, 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-923400-58-7

Dans la préface d'un livre, décrire quelque sujet, et ensuite, dire que l'auteur du livre a choisi un sujet complètement différent.

DANIIL HARMS

LE FAUX DÉPART

Une histoire hospitalière

Le pied se réveilla le premier. Puis une douleur dans le côté droit. Tandis que son réveil sonnait, dans la lumière pâle qui traversait ses rideaux usés, il se disait : « Encore neuf minutes... »

Il crut comprendre alors qu'il faisait naufrage et qu'il lui faudrait trouver un truc, un refuge, une voie d'évitement. Il s'imaginait parfois, avec cette absence de fantaisie qu'accusait chacun de ses rêves, designer petit-bourgeois branché dans la trentaine, blogueur vedette du *Zeitgeist* graphique (avec appartement sur Saint-Laurent en face du Laïka, abonnement au *Monocle*, apparence de vie surchargée nourrie par une panoplie d'applications iPhone). Ou bien il rêvait de repartir à zéro, d'abandonner ses études, de tout lâcher, de parcourir l'Europe ou l'Amérique du Sud en sac à dos. Mais ces plans d'évasion bohèmes atteignaient rarement le stade de projets.

Une question se serait imposée devant cette promesse d'une vie plus simple, d'un bonheur plus facile : Antoine

Redier, décédé à Paris le 50 décembre 1892*, pensait-il lui aussi faire fortune en inventant le réveille-matin ? La main s'abattit sur le bouton SNOOZE et donna neuf minutes de plus à l'interrogation pour s'évanouir entre les deux oreilles de celui qui ronflait encore.

Il ne devait pas être si difficile de s'arracher à cet état d'endormissement, même s'il fallait y appliquer toute sa pensée, ses croyances, son énergie. Il s'étira vivement dans son lit, fit réagir sa tête et craquer son cou, mit de l'éclat dans son regard, tendit les muscles de son visage, comme s'il s'apprêtait à raconter une férocité d'enfant commise sur un chat, mais il se retint. Sa décision était prise ; il irait systématiquement à l'encontre de son sentiment, saluerait Bianca avec entrain quand elle s'apprêterait à lui rendre visite, tolérerait gentiment la présence d'Annie dans sa chambre, puis il savourerait à longs traits, en dépit de sa souffrance et de son ennui, tout ce que Carl lui raconterait.

Il voulait d'abord se lever tranquillement, sans être obligé, s'habiller et surtout déjeuner. Il serait temps ensuite de réfléchir, car il comprenait bien qu'en restant couché, il ne parviendrait pas à trouver une explication rationnelle à sa situation.

« Et si je continuais de dormir un peu en oubliant toutes ces conneries ? » pensa-t-il, mais c'était impossible,

* « Un de nos constructeurs les plus distingués, M. Antoine Redier, est mort à Paris, le 50 décembre 1892. Né à Perpignan, le 25 décembre 1817, il était dans sa soixante-seizième année. » Nécrologie parue le 14 janvier 1893 dans la revue de vulgarisation scientifique *La Nature* (n° 1024).

tout à fait irréalisable, car ni travail ni études ne l'invitaient à rester coucher. Il avait les yeux et l'esprit ouverts comme les ailes d'un condor. Jamais de relations durables, ni même cordiales, avec personne. « On devient complètement stupide à se lever d'aussi bonne heure, pensa-t-il, mais l'intelligence ne mène pas le monde, si tant est qu'elle mène à quelque chose. Je réfléchis beaucoup trop. Stop. »

Il se laissa glisser dans sa position antérieure, les bras sous les couvertures, presque la tête aussi, au chaud dans l'oreiller qui s'enfonça, en route vers le pays des rêves, mais à l'envers, en retournant sur ses pas, consciemment.

Déjà, la veille, il avait paru avoir résolu de rester chez lui quand il avait enfilé sa robe de chambre, après le dernier repas du soir, et qu'il s'était assis à son bureau d'ordinateur pour, au choix :

- a) faire quelques mots croisés ;
 - b) reparaître un vieux *Tintin* ;
 - c) lire un chapitre de roman policier ;
 - d) consulter en ligne les premières pages de la biographie scandaleuse d'un enfant-vedette devenu maître de cérémonie dans un bar de danseurs gai de Miami Beach appelé le Bad Daddy Boys Bar ;
 - e) chercher sur quelques sites non sportifs des photos sexy de la championne paralympique Chantal Petitclerc ;
 - f) ne rien faire du tout ;
- rituel après lequel il avait l'habitude d'aller se coucher.

Quand, par un temps mortifère qui incitait à rester chez soi, il était resté si longtemps chez lui qu'il ne pouvait plus sortir sans provoquer l'étonnement général, et quand, malgré tout, il s'est levé dans un brusque sentiment de malaise, qu'il est réapparu en tenue de ville, qu'il a déclaré être obligé de sortir et qu'après s'être laconiquement expliqué, il s'en est allé, comme il avait annoncé, et qu'il s'imaginait avoir laissé un minimum d'intrigue derrière lui, selon la rapidité avec laquelle il avait refermé la porte, il s'est retrouvé dans la rue avec des muscles qui répondaient vigoureusement à la liberté inespérée qu'il venait de leur procurer par une mobilité extérieure inhabituelle.

Quand il avait senti rassemblé dans cette seule décision tout le pouvoir dont il était capable, quand il avait reconnu, en accordant à cette constatation plus d'importance qu'à l'ordinaire, qu'il avait en lui le pouvoir, plus encore que le besoin, de provoquer et de supporter le changement le plus soudain, et qu'il courait tout au long des rues, il avait su, ce soir-là, qu'il était sorti de l'abîme psychologique, tandis que, sûr de lui, avec des contours bien assurés dans la nuit, en se frappant à grands coups de poing sur les cuisses, il accédait à sa forme véritable.

Et, quand toutes ces conditions étaient rassemblées, il avait l'impression de filer entre les gratte-ciel comme un gracieux condor au creux des gorges du Grand Canyon. Cette impression s'accroissait encore à cette heure tar-

diver, alors qu'il rendait visite à une vieille amie pour « prendre de ses nouvelles ».

Carl s'était réveillé un mardi matin à sept heures moins vingt-huit tapantes. Il se sentait bien. Du moins le croyait-il. La maisonnée, tranquillement, s'animait autour de lui. Bientôt sa petite sœur Marianne viendrait lui poser quelques questions selon son habitude. Le père déjeunait déjà sans eux. La mère était enfermée dans la salle de bains. C'était une femme froide, au visage miné de guerre intime, qui passait des heures devant le miroir à se raconter à voix basse, les yeux pleins de résignation, des histoires monstrueusement réalistes.

Puisque la société n'est pas une grande famille, il faut bien que les enfants apprennent à l'extérieur de leur famille comment s'y comporter. On eût dit que Carl s'était laissé tromper tant que la duperie avait été paisible et monotone, l'encourageant même à son insu, ou peut-être par lâcheté, car tout le monde est lâche et a une propension naturelle pour la trahison, du fait de son apparente douceur. C'est pourquoi il est de meilleur conseil de tout accepter, de se comporter comme une masse inerte, même si l'on se sent comme emporté par le vent, de ne se laisser entraîner dans aucun détour inutile, de regarder les autres avec des yeux de poisson frit, de n'éprouver aucun remords et d'écraser de son propre chef les derniers fantômes d'espoir qui subsistent au fond de soi.

Carl entra dans la chambre du mourant pour lui lire les dernières pages d'une bible dont il avait entrepris de lui faire la lecture au début de sa maladie. L'infirmière ne l'ayant pas vu entrer, tout occupée qu'elle était à déchiffrer la dernière note au dossier d'une vieille dame atteinte d'un souffle au cœur dans la chambre adjacente, Carl ne pouvait pas savoir que le mourant était déjà mort lorsqu'il ouvrit le livre sur ses genoux pour lancer, comme c'était son habitude : « Ceux qui lisent un livre pour savoir si la marquise va épouser le vicomte seront déçus. »

Je ne connais pas de philosophie fausse et, par conséquent, je n'en connais pas de vraie.

MICHEL FOUCAULT

L'ISRALESTINIEN

I

L'Israelestinien est né avec deux têtes, deux torsos, quatre bras et quatre jambes. À première vue, on aurait dit de simples jumeaux, mais ces deux corps ne formaient en réalité qu'un indivisible et invivable individu.

Avoir deux têtes, c'était déjà une chose, mais deux corps en entier, il y avait vraiment de quoi perdre le nord. Il n'était certes pas facile de se déplacer dans ces conditions, aussi l'Israelestinien s'y refusait-il le plus souvent, sans compter que ses deux corps ne pouvaient s'empêcher de se faire face à tout moment.

Comme si chacun d'eux n'était de l'autre que le reflet, ombres jumelles brûlées par le sable du désert dont l'Israelestinien était surgi, les mouvements des deux corps se limitaient à un va-et-vient, à une valse-hésitation, puisqu'une fois nez à nez, l'Israelestinien ne pouvait faire autrement que de revenir sur ses pas, et qu'inversement, s'il reculait au point de perdre de vue

son vis-à-vis, l'impression de ne plus exister rendait ses deux têtes à moitié folles et poussait aussitôt ses quatre jambes à revenir au face-à-face initial.

II

L'Israëlinien parlait l'hébrabe et lisait de droite à gauche. Les traits qui distinguaient son caractère semblaient depuis toujours et à jamais définis par ces termes de l'*Apostille* d'Adso : « l'arrogance de l'esprit, la foi sans sourire et la vérité qui ne connaît pas le doute ». Quand néanmoins quelque doute sur sa foi le tourmentait, il passait aussitôt à la persécution des incroyants.

III

L'Israëlinien savait que dans un verset du *Livre du rabbimam caché* se trouvait la révélation de l'item 57, item selon lequel Celui-qui-ne-doit-pas-être-nommé aurait fait fabriquer pour le prophète Job un iPod en or ne jouant qu'un seul MP3 en boucle, à savoir la chanson « Losing My Religion » du groupe rock R.E.M. reprise en hébrabe par un septuor de rabbimams ismaélites obsédés par la descendance d'Abraham le Ténébreux. L'Israëlinien avait beau fermer les yeux devant la vérité en général, il savait que cette révélation prouvait au moins une chose : son Dieu avait le sens de l'humour.

Il suffisait qu'un lac ou un lopin de terre se glisse entre les deux corps de l'Israëlinien pour qu'un tourbillon de jalousie, de désirs mimétiques et de violences analogues les transporte aussitôt hors d'eux-mêmes. La terre de l'Israëlinien, pourtant, n'était pas foncièrement mauvaise. Deux heures venaient d'y sonner, il faisait bon, et le soleil, au-delà des montagnes, étincelait dans un ciel presque uniformément pur. Qu'à cela ne tienne, quand l'Israëlinien se relevait d'une sieste ou d'une cuite, il n'exprimait pas son appréciation du jour en termes de bon ou de mauvais temps ; il parlait plutôt de « journée grenade », de « pluie de balles » ou de « temps de roquette ». Étranger aux notions de bien et de mal, son quotidien était, comme son intelligence d'ailleurs, essentiellement militaire.

L'Israëlinien n'y pouvait rien – ou du moins croyait-il n'y rien pouvoir – et laissait peser sur sa propre situation un regard impitoyable, souverain et désintéressé. Certes, il arrivait parfois à ses deux corps de se lancer des pierres, comme pour s'obliger à rester alertes malgré la distance, mais aucun ne réussit jamais à atteindre l'autre, soit que la distance était plus grande que la force de ses quatre bras, soit que l'Israëlinien, se faisant toujours face-à-face à lui-même et lui seul, ne pouvait faire autrement que de lancer chaque fois deux pierres qui, chaque corps voulant heurter l'autre tête au même ins-

tant, s'annulèrent en plein vol, choc contre choc, pour s'abattre à mi-chemin, côte à côte.

En cette impasse se cristallisèrent peu à peu la vie et l'œuvre de ce lanceur de pierres annulées, et c'est de l'accumulation de ces projectiles sans but qu'est né le mur qui sépare aujourd'hui les deux cadavres de l'Israëlinien.

v

Au-delà de leurs innombrables différences, toutes les versions orales et manuscrites de ce conte insensé s'entendent à la fin pour dire qu'un dieu volatil survolant ce mur pourrait y inscrire en pissant l'inscription : « Terre promise n'est pas terre due. »

CONSCRIPTION

L'INVOLONTAIRE SOLDAT *arrive en courant sur la scène au centre de laquelle se trouve un billot pour fendre le bois : Je m'avance vers elle, comme un homme cloué à la terre qui le nourrit, je m'avance et je lui offre ma main droite. Je me tais, soulève la hache de la main gauche (bruit sourd) et je regarde dans la neige rougie ma main droite, inerte et détachée : vraie. (Son teint devient blanc comme la neige. Pause.)* Je n'ai rien senti, la hache est passée comme une caresse. C'était chaud, voilà tout.

L'ACCIDENTELLE GÉNITRICE, *jusque-là assise dans la salle à l'insu du public, regarde le sang de son fils tomber et se lève pour aller le rejoindre en poussant un sec : Ah!*

LE PATERNEL MANQUANT, *abattant l'Accidentelle Génitrice avec son arme de service : Ma femme, c'était toi? (Aucune réponse.)* J'aurais juré entendre ce claquement de corde autrefois si familier des pendaions publiques.

L'ŒDIPE ENFANT ROI, *sautant sur l'occasion pour faire honte à tout le monde, vise le Paternel Manquant avec son index revolver et tire : Paow! T'es mort.*

Les comédiens alors debout tombent tous en même temps et restent immobiles aussi longtemps qu'il le faut pour qu'un premier spectateur demande à voix haute si la pièce est finie, en disant par exemple : *C'est quoi la joke?* (Aucune réponse.)

Lorsque finalement les spectateurs quittent la salle, on leur remet une carte de la ville sur laquelle on a tracé le chemin le plus court pour se rendre du théâtre à l'hôpital psychiatrique le plus près.

À l'endroit indiqué, ceux qui auront été assez curieux et patients pour suivre les organisateurs de l'événement jusqu'au bout trouveront à la place de l'hôpital psychiatrique promis un camion de crème glacée rempli de livres de García Márquez et de Dostoïevski que l'on remettra gratuitement à ceux qui auront compris que la pièce ne finira pas, tant et aussi longtemps qu'ils se sentiront disposés à en entretenir en eux-mêmes le mystère.

Une fois rentrés, ces derniers spectateurs pourront ouvrir le livre qu'ils auront choisi et découvrir que de la première à la dernière page ne seront en réalité imprimés que ces quelques mots de Julius Marx : « En dehors du chien, le livre est le meilleur ami de l'homme. Dedans, il fait trop noir pour lire. En dehors du chien, le livre est le meilleur ami de l'homme. Dedans, il fait trop noir pour lire. » Et ainsi de suite.

LA POURSUITE DU BONHEUR

Le bonheur est sorti du restaurant en même temps que ma femme et moi. Sans crier gare, il a frappé avec une chaîne de vélo un homme qui passait en vespa, sur la partie latérale du crâne, lui a volé sa monture et s'est enfui en vitesse par une ruelle condamnée dont il a fait sauter le grillage en faisant crier ses pneus.

Ma femme ne s'est rendu compte de rien. Pendant que je m'élançais à toutes jambes derrière la vespa, elle est montée dans un taxi.

Je croyais que le bonheur était parti avec mon portefeuille, mais, quand je l'ai vu tourner le coin de l'avenue des Érables flambant nu sur la vespa volée, j'ai compris que quelque chose n'allait pas dans ma version des faits.

Reprenant mon souffle en revenant sur mes pas, j'ai réalisé que le vrai bonheur était parti en taxi avec ma femme pendant que son jumeau à poil faisait diversion. C'est alors que j'ai réalisé que le bonheur ramènerait ma femme dans sa chambre d'hôtel, qu'ils y feraient l'amour toute la nuit et que cet enfoiré de première réglerait leurs

billets pour Barcelone le lendemain matin en sortant *ma* carte de crédit de *mon* portefeuille. Saleté de bonheur. Le genre d'escroc assez malhonnête pour accuser une fillette de onze ans de s'être fait violer parce qu'elle portait une jupe trop courte (alors qu'elle portait un pantalon ce soir-là). De quoi vomir. Espèce de salaud, un jour j'aurai ta peau.

*On ne sort d'un restaurant que pour rentrer
chez soi, en sortir pour ne rentrer nulle part
revient à se retrouver doublement dehors.*

JEAN ECHENOZ

UN AMOUR DE BRAHMS

« Tu n'en crois pas un mot », accusa-t-elle.

Il resta un moment silencieux, puis il répondit : « Mais non, je te crois. »

Elle aurait voulu s'appeler Catherine David, et lui, considérant l'agonie des roses, quelque chose comme Michael Monterey Jack.

Il ne l'aimait pas. Elle ne s'aimait pas non plus. Est-ce parce qu'elle ne s'aimait pas qu'il ne l'aimait pas ? se demandaient-ils parfois. C'était possible, mais difficile à établir avec certitude.

« Je ne pourrai pas rentrer ce soir », dit-il.

Terrain vague, abandonné, c'était jadis un véritable parc à l'anglaise, non loin de Windsor, mais où tout poussait désormais avec une surabondance dévorante, les arbres et les arbrisseaux se faisant la guerre, les fleurs, les fraises sauvages et les mauvaises herbes aussi, dans un besoin déchaîné de terre et de lumière.

Nostalgie du temps où l'on parlait en fleurs.

Nostalgie des repas qui pimentaient leur couple.

En psychométrie, l'approche d'Averroès s'est notamment enrichie de la sémantique différentielle et des échelles hiérarchiques de Gutmann. La théorie des traits latins, qui consiste à attribuer aux énoncés d'un auteur une valeur de position sur un continuum, s'inscrit dans cette perspective. Il existe en outre un monde abstrait qui est une succession de mouvements et d'états immobiles. Le petit déjeuner anglais en est un bon exemple.

Ils avaient déjeuné ce matin-là dans l'un de ces petits restaurants de Chicago où le menu est écrit à la craie sur une ardoise. Puis, pour passer le temps, ils s'étaient promenés parmi les rues désertées par les passants.

Malgré l'heure matinale, les ouvriers s'activaient déjà sur l'échafaudage, silhouettes bleues contre le ciel pâle. Un premier marchait le long de la poutre maîtresse, libre et léger, comme s'il allait bientôt tomber – ou s'envoler ; un deuxième attendait bêtement qu'on lui dise quoi faire, alors qu'un troisième levait une plaque rouge qui ressemblait à un gros livre au-dessus de leurs têtes. Les autres avaient disparu en cours de route : certains auront laissé leur peau dans les combines qui tournent mal et les mauvaises plaisanteries qui vont plus loin que prévu ; et le reste se sera perdu dans le jeu, l'alcool et tous ces autres trains dont on ne descend plus.

Elle lisait *Aimez-vous Brahms ?* de Françoise Sagan, et lui, sans connaître grand-chose à la musique, se disait qu'il leur faudrait commencer par détester Brahms avant de l'aimer vraiment. Il n'y avait pas de logique à cette

conviction. Simplement, il se représentait en ces termes la difficulté d'aimer devant le vide de leurs existences centrées sur elles-mêmes.

Il lui avait passé le bras sous la taille, et son autre main, longue comme celle d'un singe, la tenait par un genou. Elle avait les paupières entre-closes, le visage encore convulsé dans un spasme de plaisir. Elle souriait, étendue sur le dos.

« Dis-moi que tu m'aimes », dit-elle.

Au cours de ces brèves retrouvailles, dans l'inquiétude du demi-jour, sous les tilleuls du vaste champ de bataille, sur une pierre plate enfoncée dans la mousse, il l'aima plus passionnément que jamais, et cessa de l'aimer, lui sembla-t-il alors, pour toujours.

« Je te dirai que tu mens », pensa-t-elle.

Ils ressentirent chacun de leur côté le besoin de réfléchir. C'est ainsi que, dans les aires de repos que sont les jardins, le banc a son importance.

Les bancs de jardin sont en pierre, en fonte ouvragée, en fer ornemental ou en bois. Les bois utilisés pour ces bancs sont le thuya (cèdre de l'est), le cèdre de Colombie-Britannique, le chêne blanc, ou encore le luxueux teck. Exposées au soleil et aux intempéries, ces essences de bois prennent une patine qui intègre les bancs au milieu environnant. Les SDF, par exemple, cherchent toujours un banc à l'écart de la rue, le plus au centre du parc possible, afin que, tout autour d'eux, se trouve une égale profondeur d'herbe et d'arbres les séparant de la société.

« Je t'écrirai », dit-il.

Le train n'était pas encore entré en gare. Les rayons obliques du soleil matinal inondaient toute la largeur du quai et les voies de chaque côté, le tout sous les atomes de poussière qui scintillaient dans l'air radieux.

« Comme un chevreuil de Ronsard », pensa-t-il.

Il l'entoura de son bras, força sa chance d'une main posée sur son épaule ; ils s'éloignèrent dans le lent réduit d'une petite bruine que les gens autour d'eux se seraient contentés d'appeler la nuit ; il y avait d'abord la descente par le sentier jusqu'au pont, puis les adieux, maladroits et interminables, comme avant une longue séparation.

De la plate-forme du wagon, il contempla longtemps sa silhouette bleue qui s'éloignait. Plus elle s'éloignait, plus il lui devint évident qu'il ne pourrait jamais l'oublier.

Elle ne se retourna pas.

« Foutaise », pensa-t-elle.

Chercher dans les parties intimes une explication de l'amour reviendrait à démonter une horloge pour apprendre ce qu'est le temps. « La rose est sans pourquoi ; elle fleurit parce qu'elle fleurit », écrivait le mystique germano-polonais Angelus Silesius au XVII^e siècle. C'est sans le moindre effort de raison que la fleur féminisée redonne à la nuit du rêveur les rayons d'amour emmagasinés pendant le jour.

« Incompatibilité », pensa-t-il.

Le « Je t'aime » existe avant d'être dit, prisonnier de tout facteur s'opposant à sa révélation, à sa déclaration. Mais le « Je t'aime » n'est pas l'équivalent de l'amour qui

ne ferait que s'exprimer en lui. « Je t'aime » informe, exprime, mais n'aime pas. Son présent est celui d'une offrande : « Je t'aime. » C'est un cadeau que l'on fait, une fleur que l'on offre à l'être aimé. Seule cette concrétisation de la parole légitime la souffrance qui accompagne l'incertaine réciprocité du sentiment amoureux.

Lacan a dit : « Aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. » En somme, dire à quelqu'un qu'on l'aime, c'est une façon de se soulager d'un besoin.

« Plus j'ai d'amour... » pensa-t-elle.

Moi, moi, moi. Tout le monde dit « moi », même toi. « Moi » est le mot le plus impersonnel qui soit. Miroir, double ravisseur passif, ambigu : ce qu'il montre n'est que montré, et non offert. Le signe échappe au symbole que l'amoureux voudrait reconnaître en lui, si bien que l'image captive de l'aimée ne lui renvoie en définitive que sa propre image de solitaire, prisonnier du ravissement initial. Simple coup de foudre fixé comme un papillon par l'épingle, sentiment déçu. Je n'ai plus eu sur moi-même, dira-t-il alors, aucune puissance depuis le jour où elle me permit de me regarder dans ses yeux, dans ce miroir qui me plaît tant. Miroir, depuis que je me suis miré en toi, mes profonds soupirs me tuent, et je me suis perdu, comme se perdit Narcisse en sa fontaine.

« ... plus j'ai de fâcherie », pensa-t-elle.

Cela a été dit, puis répété : « Je t'écrirai. » Les meilleures intentions, les plus cruelles peut-être, et toutes ces femmes, tous ces printemps, avec leurs odeurs ; tous ces

matins avec la poussière de la voirie, toutes ces villes forées comme autant de fourmilières à reines multiples, interchangeable; toutes ces voix qui vous promettent mers et mondes et qui vous mènent à la gare en bateau.

« Sans espoir de dommage », pensa-t-il.

Voyager dans ce wagon vide qui roulait comme un sourd entre les traînées de fumée grise avait maintenant quelque chose d'étrange ou de fantomatique, produisait une sorte de grincement familier à son esprit, comme si tout cela s'était déjà produit à une époque antérieure, comme si Catherine David avait déjà été allongée sur cette banquette avec ses mains sous la nuque, dans l'obscurité, les courants d'air et le vacarme, tandis que le même coucher de soleil balayait les vitres du train dans sa fuite inimitable.

« Mensonge », pensa-t-il.

Elle se souvenait de ses amours de jeunesse comme si elle les regardait à travers une vitre couverte de poussière et d'insectes morts. Elle revoyait le passé, mais ne pouvait le revivre. Tout ce qu'elle voyait – tout ce qu'elle croyait savoir – n'était que chimère indistincte.

« Tu n'en crois pas un mot », avait-il claironné.

Elle croyait s'être interrogée un court moment. Pendant cette fraction d'éternité suspendue, cela avait ressemblé à la recherche d'un battement de cœur. Elle se souvient d'avoir répondu : « Mais non, je te crois. »

LE SIXIÈME PAQUET

Ce n'était pas un accident. Les feuilles sont tombées, sans avertissement, en trois paquets distincts. Un premier paquet, à gauche, de feuilles blanches. Un deuxième, à droite, de feuilles déjà imprimées au verso (jadis recto) que je réutilise pour prendre des notes quand je prends des notes, ce qui est assez rare. Un dernier paquet, le troisième, se trouvait entre les deux. Il se trouvait là pour démêler les cartes, comme une moyenne mathématique, même s'il n'existait pas vraiment, en dehors du calcul mental. Le quatrième paquet, par contre, existait bel et bien, à telle enseigne que le présent texte a été écrit dessus. Il s'agit d'un paquet de dix feuilles, trois blanches (paquet 1) et dix imprimées au recto devenu verso (paquet 2). Les feuilles du troisième paquet, qui n'existent pas, se trouvent entre les deux autres paquets et c'est le vide qu'elles laissent qui permet de passer d'une page à l'autre. Un cinquième paquet apparaît alors, identique au quatrième. C'est de ce paquet initial que sont tombées les feuilles avant de recomposer le quatrième

paquet. Ces deux paquets sont interchangeables et leur numérotation ne repose sur aucune autre logique que leur ordre d'apparition dans le présent texte. De ce passage d'un paquet à l'autre, du quatrième au cinquième, ou inversement, on peut déduire un sixième paquet, extérieur au texte, dont il est par conséquent impossible de parler, si ce n'est déjà fait. Ce dernier paquet, on l'a deviné, est une parabole.

L'expérience du sixième paquet ne peut pas être reproduite. J'étais en train de lire « Animaux fantastiques » de Michaux, et les feuilles sont tombées. Mais sont-elles vraiment tombées ? La question se pose. Disons plutôt qu'il s'agissait d'un glissement, appelons ça ainsi, une lente glissade que je n'ai pas sentie venir parce qu'elle avait commencé avant même que je ne place le cinquième paquet sur mes cuisses. C'est pour cette raison que je n'ai pas parlé d'accident. C'est pour cette raison que je parle de parabole.

D'un côté, les mathématiques. De l'autre, la gymnastique. La parabole est une figure, on l'exécute sans recours à la parole.

Des lignes se dessinent, tantôt une seule, tantôt plusieurs. Une ligne, six lignes, c'est sans importance. On dirait une cloche, mais le mot « cloche » n'apparaît nulle part. C'est le sixième paquet. Deux chimistes, trois physiciens et un algébriste qu'on exécute sans raison apparente. C'est une parabole.

On ne s'installe pas dans le lit d'une rivière sans s'attendre à ce que le cocu furieux applique un jour ou l'autre.

Le sang qui coule et le sang versé ne sont qu'un. L'un ne va pas sans l'autre, et ce qui devait arriver arriva.

Ce n'était pas un accident.

Un soldat allemand, belge, canadien, danois, estonien, finlandais, guatémaltèque, haïtien, israélien, japonais, kazakh, letton, malaisien, néo-zélandais, ouzbek, pakistanais, qatariote, roumain, suédois, tadjik, ukrainien, vanuatuan, wisigoth, yougoslave ou zaïrois. Aucune différence aux yeux de l'humanité. C'est évidemment une parabole (une façon de parler). L'espèce humaine est un théorème inobservable. Pas deux flocons de neige ne sont pareils. La belle affaire. Pour peu qu'on vulgarise, on peut faire dire n'importe quoi à la science. Ce n'était pas la première fois que mes feuilles tombaient par terre. Le sixième paquet les comprend toutes. J'aurais porté d'autres vêtements, ou pas de vêtements du tout, j'aurais lu un autre livre, j'aurais pris des notes dans un carnet au lieu d'utiliser des feuilles volantes, rien n'aurait changé. Le sixième paquet existe en dehors de tout contexte. Les détails n'ont aucune prise sur lui.

TABLE DES MATIÈRES

Le faux départ.....	9
L'Israëlestinien.....	15
Conscription.....	19
La poursuite du bonheur.....	21
Un amour de Brahms.....	23
Le sixième paquet.....	29
Cappuccino glacé.....	32
Carrière Miron.....	34
La mie de la forêt.....	35
Le roman de la mort.....	36
Ce sentiment injustifié d'avoir vécu... ..	39
Raconter et mourir.....	42
<i>I have a dream</i>	43
De l'origine des géants.....	45
Smålandais de cœur.....	47
<i>Paradis perdu</i> , par Pablo Picasso.....	49
Décrochements senestres.....	53
Lettre à une amie cancéreuse.....	56
« Poésies ».....	58
Le plus bas dénominateur commun.....	62

Pour tous les métros du monde.....	63
Le génie de la langue française.....	64
Temps mort.....	65
L'assassin n'a tué personne.....	68
Amnésie contrôlée.....	69
Hors-d'œuvre alphabétique.....	83
Le marchand d'éloges.....	85
Possibilités sauvages.....	86
L'effet d'entraînement.....	89
Stratus au voile gris continu.....	90
Dans ma chambre où il fait froid.....	93
Baigner dans la fumée.....	97
La timide et le galant.....	101
Chevaux fugitifs.....	103
Vie de Sue Ellen.....	107
Court-métrage et minijupe.....	109
Succédané.....	110
L'ennui vertébral.....	111
Chant d'extase dans un paysage triste.....	114
Les mystères du souterrain, rue de la Lune.....	115
Un moment donné.....	121
Les jaloux font les meilleurs cocus.....	123
Molière mis en pièces.....	124
Portage la Prairie.....	130
Vie de couple.....	132
Lumière sur Ninipotch.....	135
Dernières pensées d'un innocent.....	137
Giton l'Antéchrist.....	138
Promenade romantique.....	140
Remembrances avortées.....	141
Rien dans les mains.....	156

Désintégrations spontanées	157
Nourrir l'illusion	160
Ce serait mal	163
Chapitre lu	168
Les voies de l'amour sont impénétrables	188
Complexe de parenté	195
Le temps des fenêtres	198
L'angoisse de François Landry	200
Cravate couleur d'espoir brisé	201
Orange Crush	202
Cuisson désirée	203
Un bref aperçu de l'infini	209
Pourquoi j'ai pas fait romancier	213
À la morte-saison	215
L'idiot de Plessisville	241
Noir de monde	244
Effrayante et suave infinitude	246
Au royaume de la convergence	248
Sur un plan de <i>Shoah</i>	250
Chibougamau n'existe pas	251
Le premier voyage de Ryan Oak	254
Un 26 décembre après-midi	257
L'avaleur-artiste	260
Du rire et de l'oubli	263
Les cocotiers sont arrivés	281
Descendons dans le monde aveugle	282
Ceci n'est pas une pipe	288
Une histoire de chiffres	291
Florilège	292
Portrait d'une joueuse de tours	294
Feu l'employé	295

Touché par la grâce	297
L'abstraction du Nord	298
Habitants de la mégapole	301
Morceau de théâtre solaire	305
Ostinato	306
Atchoum bébé	307
Contrôle de l'information et tremblement du sens	308
Encore des mots	311
À la trompette douce	316
La rêveuse évasive	318
Entre les griffes de la mode	320
La décomposition de l'ange	321
Épuiser l'intime	322
Sans aller jusqu'au bout	325
Chaînes brisées	326
Masser le crâne	336
C'est le pied	338